

L'image de l'Émir Abdelkader chez les auteurs français à travers les publications françaises

Mohammed BESNACI ⁽¹⁾

Introduction

Il ne s'agit pas dans le présent article de faire une énième biographie à la gloire du grand Abdelkader (1807-1883)¹. Il est surtout question de voir son portrait tel qu'il a été dressé par des auteurs français. En effet, plusieurs écrivains et historiens ont consacré des ouvrages à sur la vie d'Abdelkader². C'est pourquoi, l'actuel travail tente de déceler l'image ou plutôt les images de l'Émir chez certains auteurs. Les ouvrages que nous mettrons sous la loupe ont trait à la lexicographie, à la poésie, ainsi qu'à l'histoire.

Avant d'examiner la réception française du personnage de l'Émir Abdelkader, il est important de rappeler qu'aux yeux des Algériens, il fut le fondateur de l'État algérien moderne. Au cours de sa résistance menée contre les envahisseurs, il était très inspiré pour organiser une grande partie du territoire algérien. Cette organisation émanait d'un chef d'État né. Il est né des circonstances historiques et d'un avènement majeur qu'a connu l'Algérie. Il s'agissait en l'occurrence de la conquête française et de l'avancement de ses troupes dans le pays. Sous le commandement de l'Émir, le peuple algérien n'a pas abdiqué. Mais au contraire il a défendu corps et âme sa terre et sa dignité. Il a fallu donc tout un génie pour mettre en place une tactique efficace pour contrer les Français. En plus de cela, il a fallu un leader politique capable de rassembler les tribus éparpillées ici et là en vue d'en faire l'union sacrée. Le moins que l'on puisse dire est que la tâche n'était pas mince. L'Émir a royalement endossé ce rôle qui lui a été attribué malgré son jeune âge. Son investissement fut total. Son engagement a duré de 1832 à 1847 et, ce, malgré le déséquilibre et le rapport de force en faveur des Français. En effet, l'Émir a constitué une armée jeune, sans grande expérience et modestement équipée. Alors qu'en face se trouva une armée

⁽¹⁾ Université Lumière Lyon 2, France.

¹ Il y a lieu de signaler que dans certaines références l'année de naissance est 1808.

² Nous allons retenir l'orthographe « Abdelkader », excepté dans les citations où nous garderons les orthographes utilisées par les différents auteurs.

professionnelle et plus puissante. Après avoir accompli sa mission militaire comme il se devait, et après de longues années de résistance en tenant tête à une grande puissance de l'époque, il fallait se rendre à l'évidence et avouer la supériorité de l'ennemi. Le coût de la guerre, la sécheresse, la politique de la terre brûlée et le manque de soutien solide l'ont empêché d'atteindre son objectif. Il était dès lors sage d'épargner son peuple des pertes inutiles. La reddition fut en outre une conséquence logique de l'absence de soutien outre que local.

Le second chapitre de la vie d'Abdelkader fut la période de l'exil. L'Émir se révéla une grande âme, un savant mystique et un pacificateur. Il a appelé à la fraternité et à la tolérance entre les communautés. Son humanisme débordant émanait de son goût pour la poésie et de sa profonde foi. Il ne s'est jamais retranché derrière ses convictions théologiques pour rejeter l'Autre ou le diaboliser. Mais bien au contraire, il était tout au long de sa vie un homme de dialogue, un bâtisseur de ponts pour un rapprochement entre les religions. Défenseur fervent de la paix, sa protection des chrétiens de Syrie s'inscrivait résolument dans une démarche sérieuse pour l'apaisement et le vivre ensemble. Nous allons à présent examiner la réception française d'Abdelkader en commençant par les articles qui lui ont été consacrés dans certains dictionnaires.

L'image de l'Émir dans les ouvrages de référence

Il nous a paru utile de consulter certains dictionnaires pour voir le contenu microstructurel réservé à l'entrée « Abdelkader ». Nous avons donc accordé une importance aux ouvrages de référence (dictionnaires et encyclopédies) parce qu'ils constituent des ressources fondamentales dans la recherche. Ils représentent en outre des ouvrages de base et d'autorité. Comme on le sait, la notion d'autorité est étroitement liée à l'imaginaire des utilisateurs. Cette sorte d'autorité, même si elle est, disant, de nature socioculturelle, il n'en demeure pas moins qu'elle peut être discutable, voire contestable. Dans la pratique, cette autorité dont jouit le dictionnaire est acceptée et admise par les utilisateurs. Les lecteurs consultent les ouvrages de référence en leur faisant entièrement confiance ; puisque, à leurs yeux, ils renferment des renseignements fiables. Or les ouvrages de référence restent toujours l'œuvre des hommes. Ceux-ci peuvent se tromper ou se montrer carrément partiiaux. En tout cas, la microstructure du dictionnaire ou de l'encyclopédie est le fruit d'une certaine sélectivité informationnelle. En tout cas, « dans un dictionnaire censé être un ouvrage de référence, le lexicographe est vivement appelé à être neutre. [Car ...] les contextes fournis dans la microstructure révèlent parfois une certaine subjectivité » (Besnaci, 2014, p. 349). C'est pourquoi nous avons cherché l'article « Abdelkader » dans certains nombre de dictionnaires afin de relever les images qui s'y dégagent.

Le Petit Robert des noms propres

On souligne dans *Le Petit Robert des noms propres* (Rey, 2009), - sous l'entrée « Abd el-Kader » - le fait que « la conquête de l'Algérie par les Français le transforma en guerrier » (Rey, 2009, p. 4). On se focalise essentiellement sur le rôle militaire qu'il a pu jouer. Cela sous-entend aussi que c'est la conquête française qui a fait le personnage d'Abdelkader, où il se révéla au grand jour. On insiste encore sur la guerre menée contre les envahisseurs puisque l'article contient dans ce sens ceci : « il constitua une armée composée de 10.000 réguliers (volontaires soldés), construit des places fortes et fit de Tagdempt sa capitale » (Rey, 2009, p. 4). Un peu plus loin, on y ajoute que « [les Français] l'avaient aidé à affermir son autorité sur les deux tiers de l'Algérie dans l'espoir d'instaurer un protectorat » (Rey, 2009, p. 4). Cet avis sera repris par Bruno Etienne et François Pouillon lorsqu'ils mentionnent que « curieusement il [Abdelkader] sera aidé par les Français... pour faire sauter le verrou qui contrôle tout le Sahara. Il est d'ailleurs entouré de conseillers techniques et militaires européens, souvent déserteurs et parfois espions à la solde des puissances intéressées par cet insaisissable chef de guerre » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 36). On essaie d'enlever le mérite à l'Émir dans sa grande entreprise de l'unification des tribus, tout en concluant des trêves avec les Français pour atteindre son but. A noter ici que les Français avaient besoin de trouver des accords d'entente avec l'Émir. Leur objectif était de cesser momentanément les combats parce qu'ils avaient besoin de recueillir le maximum d'informations sur son armée. Ils étaient également dans l'obligation d'avoir une idée d'ensemble et sur la topographie et sur la nature des alliances en place. En outre, ils ne pouvaient pas livrer en même temps une guerre totale à l'Est et une autre à l'Ouest. En revanche, dans le même article, on préfère faire figurer la scène de la reddition comme illustration. Cela donne l'image du vaincu après tant d'années de traque et de poursuite. Dans l'ensemble, la présentation est sommaire et orientée. On ne trouve aucune indication de son œuvre mystique, ni de renseignements sur sa vie intellectuelle. Puis encore aucune mention de son effort pour la paix et le dialogue interculturel.

Dictionnaire général de biographie et d'histoire

Dans l'article réservé à Abdelkader, On met en particulier l'accent sur les ambitions de l'Émir pour régner sur toute l'Algérie : « il préparait tout pour un soulèvement général, qui éclata en 1839 et qui faillit entraîner la ruine de la domination française en Algérie » (Dézobry et Bachelet, 1889, p. 4). On émet ainsi des doutes sur la sincérité de l'Émir, sans véritablement l'apporter d'aucune contextualisation. Car du point de vue de l'Émir, la France n'a pas respecté ce que stipulait le traité de la Tafna. Ou du moins ce qu'ont avoué Bruno Etienne et François Pouillon à propos dudit traité qu'il était « truffé d'approximations et de non-dits » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 34). On évoque également dans l'article les différentes guerres menées contre les

Français et les traités ratifiés avec eux. A juste titre « le traité de la Tafna, 1837, était encore plus avantageux pour l'émir que le traité Desmichels » (Dézobry et Bachelet, 1889, p. 4). Les auteurs de l'article n'ont pas précisé les méthodes utilisées par Bugeaud pour mettre en échec la guérilla. Ils ont uniquement mentionné que « Bugeaud réussit pourtant, par une vigoureuse poursuite et des razzias multipliées, à détacher de lui la plupart des tribus » (Dézobry et Bachelet, 1889, p. 4). Mais encore une fois dans cet ouvrage, plus aucun mot sur la vie intellectuelle de l'Émir, ses œuvres, son militantisme remarquable pour la tolérance et la quête pour le vivre ensemble. Ils relèvent vers la fin son sauvetage des chrétiens de Syrie lors des émeutes de 1860 : « il a sauvé [à Damas] un grand nombre de chrétiens lors des massacres de Syrie » (Dézobry et Bachelet, 1889, p. 4).

Grand Larousse Encyclopédique

Dans cet ouvrage, on y lit que ce sont les Français qui ont permis à l'Émir d'asseoir son autorité sur les tribus (Grand Larousse Encyclopédique, 1960). On se focalise excessivement sur la carrière militaire que sur celle de l'homme de pensée. Et si l'Émir met en place une vision de son État, c'est aux yeux des rédacteurs de l'article « en vue de reprendre les hostilités » (Grand Larousse Encyclopédique, 1960, p. 12). On y trouve, entre autres, la raison selon laquelle la guerre a été reprise. « En 1839, le duc d'Orléans ayant joint Constantine à Alger pour le défilé des Portes de fer, il [l'Émir] déclare que la France a violé le traité de la Tafna, proclame la guerre sainte » (Grand Larousse Encyclopédique, 1960, p. 13). On ne fait pas allusion à la façon dont Bugeaud mena le combat contre l'Émir et ses alliés. Ainsi donc, on se contente de dire que « c'est Bugeaud, nommé gouverneur général en décembre 1840, qui devait lui porter les coups décisifs, grâce à une organisation combinée de points d'occupation fixes et de fortes colonnes mobiles aboutissant à l'occupation de toute l'Algérie » (Grand Larousse Encyclopédique, 1960, p. 13). En somme, là aussi, on se contente tout simplement de mettre en évidence le parcours militaire de l'Émir en faisant abstraction de son militantisme pour les grandes et nobles valeurs humaines.

Dictionnaire des orientalistes de langue française

La nomenclature d'un ouvrage de référence est le résultat d'un certain choix. L'auteur d'un dictionnaire peut naturellement inclure ou exclure une entrée donnée. En tout cas, « il est habituel dans les travaux métalexigraphiques de s'étonner des absences de tel ou tel nom dans les dictionnaires » (Vaxelaire, 2005), Mais dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, on peut s'interroger sur la raison de l'inclusion de l'entrée « Abdelkader » étant un personnage arabophone. Car comme on le sait les orientalistes sont, en règle générale, d'origine non arabe et s'intéressent à l'arabe, sa culture et sa civilisation. De fait, le nom de l'Émir figure curieusement dans le *dictionnaire des orientalistes de langue*

française. Pourtant on y cite en particulier les personnalités dont la langue maternelle est le français. D'ailleurs dans l'édition de 2008 (Pouillon, 2008), on n'y trouve pas l'entrée en question. En tout cas, l'article renferme que l'Émir fut le « leader de la résistance à la colonisation française en Algérie, mystique musulman, partisan d'un dialogue des civilisations » (Pouillon, 2012, p. 4). À la question « connaissait-il le français ? », l'article se contente d'apporter une réponse évasive en signifiant que « c'est l'objet d'une polémique qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui » (Pouillon, 2012, p. 4). À ce propos, Ernest Alby, un des prisonniers de l'Émir, a écrit qu' « Abd-el-Kader sait un peu parler français. Mais, par orgueil, et pour ménager la susceptibilité et le fantasme des Arabes, il n'a jamais voulu parler chrétien [le français] avec le chrétien » (Alby, 1837, p. 50). À noter également qu'Alby pense que l'Émir « apprit l'italien » (Alby, 1837, p. 48) vu qu'il a personnellement remarqué qu'il distinguait facilement le français de l'italien. Quoi qu'il en soit, cette image de polyglotte est très peu évoquée quand on parle du personnage. Sur un autre volet, l'auteur de l'article fait allusion à la place accordée à Abdelkader en tant que symbole national vu que « l'émir faisant désormais figure de héros fondateur de la République algérienne » (Pouillon, 2012, p. 4). D'ailleurs, il n'a pas manqué de mettre en évidence la popularité de l'Émir notamment en France. Par ailleurs, il a souligné son goût prononcé pour les nouvelles innovations ; en témoigne sa visite à l'imprimerie de Paris au lendemain de sa libération. Il ajoute la dimension intellectuelle de l'Émir en le léguant au rang de « figure littéraire considérable, évoqué par exemple par Gautier, Flaubert ou le jeune Rimbaud, la production de livres de l'émir est également importante » (Pouillon, 2012, p. 5). L'article se termine par rappeler la richesse et la profondeur des écrits mystiques de l'Émir en avançant qu'ils nourrissent « notamment les quêtes spirituelles de convertis à l'islam, tel Eric Geoffroy (Abd el-Kader. Un spirituel dans la modernité, 2010)» (Pouillon, 2012, p. 5).

Le petit Larousse illustré

Etant *Le Petit Larousse* un dictionnaire général, il n'offre pas suffisamment de détails sur Abdelkader. Les brefs renseignements insistent sur les images suivantes : guerrier, vaincu et interné. « Il dirigea de 1832 à 1847 la résistance à la conquête de l'Algérie par la France. Après la prise de sa smala par le duc d'Aumale (1843) et la défaite de ses alliés marocains sur l'Isly (1844), il dut se rendre en 1847 à Lamoricière. Interné en France jusqu'en 1852 » (Le petit Larousse illustré, 2012, p. 1165). En effet, nous constatons une concentration maladroite sur la première partie de vie de l'Émir. Probablement parce qu'elle a trait avec l'histoire de France. Mais cela n'explique pas tout. On doit se rendre compte de l'évolution lente, voire nulle des articles lexicographiques. Nous avons consulté une édition précédente (Le petit Larousse illustré, 2004) du même dictionnaire, et l'article y est le même mot pour mot.

Dictionnaire des idées reçues

Même si le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert n'est pas vraiment un ouvrage de référence, nous avons préféré voir comment l'auteur a défini le personnage d'Abdelkader. Car il le cite dans la microstructure sous l'entrée « Émir » (Flaubert, 2002), qui renferme ce qui suit :

Émir : ne se dit qu'en parlant d'Abd el-Kader

Cet article révèle de façon nette combien Abdelkader était célèbre au point que le terme émir est devenu synonyme d'Abdelkader, ou du moins réservé exclusivement à lui.

Il en ressort de ce tour d'horizon, qui a consisté à examiner un échantillon d'ouvrages de référence, la dominance des images suivantes de l'Émir : l'homme de guerre, le vaincu et le captif. Le dictionnaire de Pouillon retrace, contrairement aux autres ouvrages, un portrait plus proche de la réalité. Il donne une vue d'ensemble sur les multiples facettes d'Abdelkader. Car on retrouve la figure de l'homme intellectuel et celle du mystique. En conséquence, excepté ce dernier dictionnaire, les autres dictionnaires et encyclopédies traitent uniquement de la première partie de la vie de l'Émir (celle de la résistance).

L'image de l'Émir dans la poésie française

L'Émir Abdelkader a passionné quelques poètes français. Il a été certes un sujet d'inspiration, mais selon des perceptions et des interprétations parfois contradictoires chez les uns et les autres. Nous nous contenterons ici de présenter deux images différentes. Elles sont évoquées chez Arthur Rimbaud (1854-1891) et Victor Hugo (1802-1885). Curieusement, les deux auteurs font la comparaison de l'Émir avec un autre personnage. De fait, il est question chez Rimbaud de l'Émir et Jugurtha (-160 J.C/-104 J.C). Tandis que chez Hugo, il est sujet de l'Émir et l'empereur Napoléon III (1808-1873).

Arthur Rimbaud : « Jugurtha »

Arthur Rimbaud est tombé sous l'influence de l'Émir. Il lui a consacré un long poème en l'exaltant. Nous rappelons tout d'abord que la circonstance de la composition du poème en question fut l'organisation d'un concours sur le sujet du roi numide « Jugurtha ». Arthur Rimbaud prend part à ce concours, « alors âgé de 15 ans. Tandis que les plumes crissent sur le papier, Rimbaud affamé n'écrit rien. Il demande des tartines au concierge. Une fois

« rassasié, le jeune Arthur saisit son porte-plume et écrit ses 75 vers latins [...]. À midi, il rend sa copie et obtient le prix »³.

³ http://skikda.boussaboua.free.fr/algerie_histoire_abdelkader_06_rimbaud.htm (consulté le 15/01/2015).

Rimbaud a mis en valeur la résistance algérienne dans son texte poétique, alors qu'il est encore élève au collège. Il y évoque la personnalité de l'Émir ; digne successeur d'une autre figure algérienne emblématique à savoir Jugurtha. Rimbaud fait un parallélisme entre la résistance de Jugurtha contre les Romains et celle d'Abdelkader face aux Français. Le point commun entre les deux révoltes réside dans leur détermination héroïque d'une part, et le charisme des deux chefs d'autre part. Les montagnes d'un pays comme l'Algérie ont vu naître des héros qui se distinguèrent par leur courage mythique dans le combat. Et nous voici donc face à l'ombre du nouveau Jugurtha qui plane encore une fois dans l'histoire de l'Algérie. Rimbaud recourt à l'ancien symbole algérien comme prétexte pour projeter la lumière sur la lutte de l'Émir. On a l'impression que le même personnage se ressuscite tel un phénix à travers les siècles :

Il naît dans les montagnes de l'Arabie un enfant, qui est grand ;

Et la brise légère a dit « celui-là est le petit-fils de Jugurtha !... (Rimbaud 1999)

Les deux icônes ont défendu corps et âmes leur territoire et leur peuple. Car le refus de toute occupation étrangère semble viscéral chez eux. Et, c'est cela l'autre caractéristique commune entre les deux figures historiques. Ils se rejoignent dans l'amour de la terre natale :

Cette terre, reine superbe et l'honneur de l'univers (Rimbaud, 1999)

On a, à proprement parler, affaire à un texte anticolonial. Si ce n'est pas le premier dans son genre. Le choix du poète est clair et net ; il se positionne en faveur de la cause algérienne :

Brandissez de nouveau vos épées ! Et, vous souvenant de Jugurtha,

Repoussez les vainqueurs ! Versez votre sang pour la patrie !

Oh ! Que les lions arabes se lèvent pour la guerre,

Et déchirent de leurs dents vengeresses les bataillons ennemis ! (Rimbaud, 1999).

Cette position prend beaucoup de sens d'autant plus que le père du poète faisait partie du corps expéditionnaire français en Algérie.

Un autre aspect similaire dans les deux révoltes est que Jugurtha et Abdelkader ont effectivement rivalisé de grandes puissances. Pour le premier Rome et pour le second la France. Chose qui mérite d'être saluée par le poète parce que beaucoup de nations refusèrent de briser le joug fatal (Rimbaud, 1999).

Ce grand défi plaît énormément au poète et convient parfaitement à son esprit rebelle. D'ailleurs le terme « rebelle » est employé dans un vers :

Content d'avoir appliqué à Rome le soufflet du rebelle (Rimbaud, 1999)

L'hommage rendu aux deux icônes algériennes n'est pas étrange chez Rimbaud. En effet, l'image du rebelle colle au poète qui était révolté

notamment sur le plan littéraire. Pour l'auteur, c'est cet Orient qui peut produire des miracles. Aussi s'y installait-t-il pour une grande partie de sa vie. Le poète a manifesté un amour très précoce pour l'Orient. Cet amour l'a amené à honorer les grands hommes qui ont incarné l'esprit de l'Orient, entre autres, par une sorte de courage inouï. Voici quelques extraits qui mettent en avant la bravoure de l'indomptable guerrier algérien :

C'est moi qui ai décidé de me mesurer avec cette reine, Rome !

J'ai regardé avec mépris le peuple à qui obéit l'univers !... (Rimbaud, 1999).

On trouve aussi l'image du résistant convaincu :

Je résolu de résister à Rome (Rimbaud, 1999).

Même si le rapport de force n'est pas en sa faveur, le Numide/Algérien tient tête à l'occupant :

je n'ai pas déposé le glaive. Je n'avais nul espoir

de triompher ; mais du moins j'ai pu rivaliser avec Rome ! (Rimbaud, 1999)

Le texte n'a pas assez d'écho car non retenu dans les recueils publiés. Néanmoins, il figure dans les œuvres complètes du poète. Rimbaud qui a été connu pour son amour pour la liberté et pour son franc-parler, chante admirablement l'Algérie. Grâce au nouveau Jugurtha, elle résiste avec bravoure et se soulève contre l'envahisseur. Le cas des deux héros et leur circonstance quasi semblable n'ont pas laissé Léon Roches (1809-1901) indifférent. Celui-ci est également arrivé à la même comparaison entre Abdelkader et Jugurtha. Roches a donc fait le même constat que Rimbaud : « les Arabes de l'Algérie sont encore les Numides que combattaient les Romains, il y a 2000 ans et [...] Abdelkader est un Jugurtha » (Roches, 1884)

Victor Hugo : « Orientale »

Victor Hugo a, à son tour, écrit un poème sur l'Émir Abdelkader. La figure du personnage algérien dessiné ne ressemble pas à celle glorifiée par Rimbaud. En effet, étant donné que le poète ne portait pas Napoléon III dans son cœur et que ce dernier manifestait de l'estime pour l'Émir au point de devenir des amis, Hugo charge les deux hommes. Le poème en question s'intitule « Orientale » (Hugo, 1967) et fait partie du recueil *Châtiments*. Comme son nom l'indique, les châtements s'adressent en effet à Napoléon III. Le poète poussé à l'exil et animé par un esprit revancharde rabaisse par ses textes l'empereur. Ce dernier a été, à juste titre, traité dans *Orientale* comme étant / l'homme aux yeux étroits / (Hugo, 1967) et / l'homme louche de l'Elysée / (Hugo, 1967). Point de traits positifs n'ont été réservés à l'empereur. Car Napoléon III était politiquement l'ennemi juré du poète. Aux yeux de Victor Hugo, Abdelkader était l'ennemi de la France. Il voit

l'Émir comme tant l'ami de la nature : un être à l'état brut et sauvage : / né sous les palmes / (Hugo, 1967). et / le compagnon des lions roux / (Hugo, 1967). Hugo va plus loin en dessinant le portrait d'un guerrier sanguinaire, cruel et féroce, qui s'amuse à couler le sang et semer la terreur : / ivre de carnage / (Hugo, 1967) ; en témoignent aussi le choix des adjectifs « farouche » (Hugo, 1967), « féroce » (Hugo, 1967). A ces adjectifs dépréciant le personnage algérien, le poète leur y adjoint quelques qualificatifs tendres tels que « doux » (Hugo, 1967), « pensif » (Hugo, 1967). Dans un passage on aperçoit parfaitement l'enchevêtrement de couleurs hétérogènes pour faire sortir l'ambivalence du personnage selon la vision hugolienne :

Qui donnait à boire aux épées,
Et qui, rêveur mystérieux,
Assis sur des têtes coupées,
Contemplant la beauté des cieus (Hugo, 1967).

Par la formule d'antithèse, le poète attribue à Abdelkader le dessin austère et son contraire. Il range côte à côte l'image du violent et du barbare et la fait suivre par celle de l'esprit serein et contemplatif. Le poète lance des piques en évoquant la captivité de l'Émir. Il met en scène la position de faiblesse dans laquelle se trouva : / spectre pâle / (Hugo, 1967), / tombait dans l'ombre à genoux / (Hugo, 1967). Il avance la description d'un homme qui fait parler le langage de l'épée sans état d'âme. Victor Hugo dresse le portrait d'un homme brutal, dépourvu de pitié et d'humanité : / ses mains teintes de sang humain / (Hugo, 1967) faisant abstraction à toute notion de résistance face à l'intrusion d'une puissance étrangère. En revanche, lorsque Hugo évoque la rencontre entre l'Émir et Napoléon III, il procède à une sorte de comparaison entre les deux hommes. Par élimination et par choix du moins pire, l'Émir devient par miracle / le beau soldat, le beau prêtre / (Hugo, 1967). Tandis que l'empereur n'est que l'homme méprisé, celui qui est au / regard fourbe et traître / (Hugo, 1967). Il s'avère ainsi que lorsque la comparaison se fait entre les deux hommes, Abdelkader l'emporte haut la main. Car Abdelkader se voit octroyer dans l'univers poétique certaines qualités quand il est face l'empereur. Ceci est d'autant plus frappant quand vers la fin du poème, l'Émir / flairait ce loup [l'empereur] avec dédain / (Hugo, 1967). Chose qui ne relève évidemment que de la pure fiction. En tout cas, en examinant le texte Hugolien, on ne s'étonne pas de l'accent sarcastique qui y domine. Hugo avait un penchant sérieux pour l'expansion coloniale⁴. Il croyait par conviction ou naïvement à la mission civilisatrice de la France dans le monde. Cela explique, en quelque sorte, l'image sobre, mitigée voire antipathique de l'Émir surgissant dans le texte poétique. L'analyse des deux textes poétiques, nous a permis de constater les

⁴ Voir par exemple son discours sur l'Afrique prononcé le 18 mai 1879.

différentes réceptions du personnage de l'Émir. Chez Rimbaud Abdelkader est le successeur de la voie déjà tracée par Jugurtha. L'image du courageux et du résistant indomptable ressortent éminemment du texte. Tandis que dans le texte hugolienne se dégage pêle-mêle le choc des images. Car quand bien même Hugo reconnaîtrait en l'Émir le pieux, il sauterait avec excès sur la description des conséquences de la résistance. Tandis que Rimbaud, va plutôt décrypter la raison de la révolte.

L'image de l'Émir dans les récits et les biographies

Les actes, faits et gestes sont inévitablement le reflet de la pensée, et la traduction directe d'une certaine vision du monde. À partir de ce constat, nous rendons maintenant compte de la perception de certains auteurs ayant évoqué ou étudié la vie de l'Émir. En effet, nombreuses sont les biographies françaises qui ont été dédiées à Abdelkader. Parmi les récents ouvrages qui ont présenté un portrait plus proche de la réalité, figure celui coécrit par Bruno Etienne et François Pouillon (Etienne et Pouillon, 2007). L'essentiel des citations est tiré de leur ouvrage, mais pas seulement, d'autres auteurs trouveront également leur place lorsque cela s'avère nécessaire. Ainsi, pour mieux appréhender la réception française du personnage de l'Émir, nous avons estimé judicieux d'articuler notre discours sur certaines images souvent évoquées dans les écrits des auteurs français.

Le jeune Abdelkader

Le livre intitulé : *Abd el-Kader le magnanime* est riche d'enseignements et bien documenté. Il aborde une histoire compliquée de l'homme selon un regard plus proche de la réalité. Le contenu regorge d'illustrations faites par des peintres français et algériens. Les auteurs ne cachent pas leur admiration pour l'Émir. Cette admiration est telle qu'ils se laissent dire à propos de la naissance de l'Émir qu'il est l'envoyé de Dieu en expliquant qu'« une tradition musulmane veut que Dieu, dans son infinie bonté, envoie chaque siècle un homme, saint et savant [...] pour rectifier les tendances des hommes à s'écarter de la conduite exemplaire du prophète Mohamed » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 13). Les deux auteurs rappellent la nature de l'éducation reçue par l'Émir et son impact positif sur sa personne. Car grâce à son éducation soignée, il est devenu l'homme célèbre que tout le monde salua et admira. « Abd el-Kader apprend l'*adab*, la bonne éducation, la politesse, la courtoisie qui préside aux relations, la hiérarchie des gens et des choses, le sens du devoir et du respect ainsi que les bonnes manières conformes à l'ordre islamique » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 15). En outre, Abdelkader avait été élevé dans un milieu où un intérêt, de premier ordre, était accordé au savoir et à la religion. Cela fera de lui par la suite l'homme dévoué et cultivé. Non seulement il sera remarquablement instruit, mais va aussi être « un initié sur la voie mystique » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 16).

Au sérieux et à l'assiduité qu'il manifeste pour l'apprentissage et l'enseignement, Abdelkader sera toujours ce grand amoureux du cheval. On évoque cela à plusieurs reprises chez lui ; « c'est à cheval qu'il parcourt toute la région de Tlemcen au Sahara et jusqu'à Oran à la recherche de ce savoir » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 16). Son amour pour les chevaux est, pour ainsi dire, sans limites. « Sa principale activité, en dehors de l'étude, reste sa passion pour le cheval. Et on le voit parcourir la région sur un étalon noir à la recherche d'un livre nouveau ou d'un savant inconnu » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 21).

Quant à l'apparence extérieure et à sa manière d'être, ceux qui l'ont vu de près disent qu'« il affecte une extrême simplicité dans ses vêtements. Jamais d'or, jamais de broderies sur ses burnous » (Alby, 1837, p. 46). L'Émir s'est donc distingué par une grande simplicité et une confiance sans faille en soi. Ce qui l'a propulsé assez vite au-devant de la scène. Il se retrouva soudainement face à des responsabilités historiques. Il prépara et mena la guerre contre les envahisseurs français. Il se montra disponible pour une telle charge qui lui a été confiée. Il avait tout pour réussir parce qu'il possédait les qualités nécessaires d'un chef. « Le jeune Abd el-Kader s'impose aux tribus de la région... tous ceux qui le rencontrent à cette époque décrivent un jeune homme déjà sûr de sa mission. Leurs récits insistent sur sa beauté, son élégance, son prestige, son allure et sa force » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 27).

Le guerrier infatigable

Il est à noter que la figure du guerrier est récurrente dans les différents chapitres de l'ouvrage de Bruno Etienne et François Pouillon et dans tant d'autres ouvrages consultés. En effet, au bout de trois semaines de combats, Alger tomba aux mains des Français. Les autorités ottomanes échouèrent alors quant à la protection de l'ensemble du territoire algérien. Face à cette déroute, l'Émir s'est investi d'une mission : la résistance. Il deviendra ainsi « le plus farouche et le plus pieux des guerriers. Blessé maintes fois, il crève les chevaux sous lui » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 26). Depuis un âge pourtant jeune, Abdelkader assumait ses responsabilités. Il incarnait l'esprit même de la révolte. Il a fallu toute l'éloquence et beaucoup de courage pour se faire reconnaître en tant que chef de premier ordre. Il dut donner l'exemple et montrer le chemin. D'ailleurs, il fut blessé plusieurs fois, mais s'en sortit toujours miraculeusement.

La forte résistance à l'Ouest algérien a conduit les Français à solliciter une trêve « pour gagner du temps et tenter de comprendre qui est cet ennemi si mobile et insaisissable » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 29). En effet, Abdelkader a mis en place une stratégie de harcèlement incessant de l'ennemi. Il l'exécuta grâce au mouvement permanent de son armée d'une part, et grâce à sa connaissance du terrain d'autre part. En témoigne l'expédition de la Macta à la date du 28 juin 1835 « qui vit une armée, surprise dans un défilé puis embourbée dans un marécage, se faire décimer

par la troupe d'Abd el-Kader encore mal équipée mais connaissant parfaitement le terrain » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 33). Après la signature du traité de paix du 26 février 1834, « les Français ne [le] respecteront pas [...] et l'armée, faisant pression sur Paris, va continuer sa progression, se heurtant à la résistance de l'émir » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 34).

Suite à la prise de la Smala le 16 mai 1843, l'Émir n'abdiqua pas et continua de plus belle ; « il est dans l'Ouest, il est au sud, toujours mobile mais harcelé et épuisé. Il crée une mini-smala, la daïra pour protéger les femmes, les vieillards et les blessés » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 42). Cela montre encore une fois la détermination de l'Émir malgré les coups subis. N'oublions pas le désastre qu'a causé la stratégie brutale de la terre brûlée menée par Bugeaud. Ce dernier avoue avoir face à lui un ennemi fantôme. Selon ce que rapportent Bruno Etienne et François Pouillon, Bugeaud aurait décrit ses difficultés sur le terrain en ces termes : « il faudrait un sorcier pour deviner ses mouvements, et que nos soldats eussent des ailes pour l'atteindre » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 100)⁵. En effet, même amoindri et traqué, l'Émir a réalisé de belles victoires comme celle où il « défait encore les Français dans la vallée de Tafna, à Sidi Brahim (septembre 1845) où deux cents soldats se rendent sans combat à la cavalerie de émir » (Etienne ; Pouillon, 2007, p. 51). Le chef algérien a connu, certes, des moments difficiles en particulier lors des deux dernières années de résistance. Mais il a eu toujours une attitude positive ; « pendant deux hivers encore l'émir est partout : il a déjà été blessé plusieurs fois dont une sévèrement à la bataille de Sidi Brahim » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 52). Ceci reflète la ténacité de l'Émir et la détermination exceptionnelle qui était la sienne.

Enfin, il y a lieu de contextualiser ici que le combat de l'Émir était contre un envahisseur, et n'était nullement dirigé contre une race, une religion ou une nation. Michel Lagarde fait savoir dans ce sens que l'Émir « a combattu les Français, davantage en tant que colonisateurs d'un pays qui n'était pas le leur, qu'en tant que infidèles et chrétiens envahissant un pays musulman » (Lagarde, 2003, p. 12). Il devient clair maintenant que le combat armé n'était pas un plaisir en soi, mais plutôt un ultime recours et un moyen en vue de repousser les envahisseurs. Le témoignage de Lagarde répond avec justesse au portrait déplaisant d'Abdelkader maintenu par certaines écritures. Car à défaut de se rendre compte du fait que l'affrontement n'est pas une simple promenade, certains auteurs français ne retiennent que les conséquences funestes de la guerre pour traiter l'ennemi de tous les noms.

⁵ (Les propos sont tirés du mémoire du Maréchal Bugeaud 1845).

L'homme politique

L'historiographie de l'Émir parle de son enseignement à Oran. On relève son attitude à l'égard des autorités ottomanes puisqu'il était en contact direct avec elles. Son regard vis-à-vis des Turcs n'était pas, pour le moins, positif. Ainsi, « il gardera toute sa vie une forte hostilité à l'égard des turcs » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 17). Ce sentiment va être confirmé par la suite et nourri davantage lorsque la résistance des Turcs n'a pas été à la hauteur. Pire la précipitation pour la reconnaissance de la domination française a produit un effet domino dans les différentes provinces, excepté celle du Constantinois. « Les Turcs d'Alger abdiquent après trois semaines de combats... à l'annonce de la victoire française, Hassan, le bey d'Oran, s'empresse de faire allégeance aux nouveaux maîtres d'Alger. De même, le Bey du Titteri se soumet rapidement » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 24). Le sens politique de l'Émir se développa aussi lorsqu'il effectua un voyage à la Mecque avec son père. Il ne s'agissait pas seulement d'accomplir les rites du pèlerinage, qui est d'ailleurs un des fondements de la religion musulmane. Mais, c'était également une occasion de découvrir d'autres horizons. « Abd el-Kader est fasciné par tout ce qu'il voit et il comprend que le monde ne se réduit pas à son *watan*, le territoire des tribus d'Oranie » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 20).

Suite à son engagement comme chef, il s'attela à plusieurs tâches. D'abord, la création d'un État. Puis, la gestion des affaires militaires, et l'organisation de la résistance face à une armée surpuissante. Enfin, il organisa le territoire qui est sous son contrôle. À noter qu'« avant que les troupes françaises puissent installer une logistique militaire à l'intérieur du pays, l'émir contrôle une zone qui va du Maroc aux limites de la Mitidja » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 28). Ainsi, il fallait assurer l'autorité politique et imposer l'ordre. Pour cela, il était surtout important de ne pas sous-estimer le rôle de la négociation avec les Français. « Il découvrira très vite, pour asseoir sa domination, les vertus de la négociation et le poids des accords » (Lataillade, 1984, p. 45). En outre, il met en place un système politique qui se substitua à celui hérité des Turcs. Il est frappant de constater la façon dont il se détache du système politique ottoman qui existait jusque-là. En effet, il ne reprend pas les termes de dey, bey. Ce choix traduit clairement une vision politique de rupture, qui était la sienne. « En l'espace d'à peine cinq années,

Abd el-Kader est parvenu à imposer sa souveraineté, jetant les fondements islamiques d'un État nouveau dans une société tribale et dominée » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 35).

Son État avait son propre emblème, sa capitale mobile en l'occurrence la Smala. Il la voulait une ville mouvante, constamment en marche. Elle fut le fruit d'une certaine pensée et d'un regard perspicace. Louis Lataillade l'a décrite ainsi : « la smala ! une ville, une capitale, un monde. Ville mythique, capitale fantôme, monde insaisissable » (Lataillade, 1984, p. 13).

L'État émergent nécessita une clarification des rôles et un certain cadre organisationnel. Il procéda dès lors à une répartition administrative du territoire. Pour reprendre les termes de Christian Delorme, « Abd el-Kader se montra un redoutable stratège militaire, plus encore, un formidable constructeur d'État » (Delmore, 2008, p. 15).

En dehors de l'Algérie, Abdelkader a continué son combat politique. L'Émir ne s'est donc pas totalement isolé dans la période d'exil. Bien au contraire, et rien que durant son court passage à Brousse, il a défendu avec ferveur les Algériens poussés à trouver refuge en Turquie. Expulsés après être dépouillés de leurs biens, ces réfugiés demandèrent l'aide de l'Émir. On notera que la France encourageait alors l'installation de peuples européens en Algérie. « Abd el-Kader s'en plaint vigoureusement auprès de l'ambassadeur de France » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 69). Ainsi, il ne manqua pas d'occasion et se chargea d'interpeller les autorités françaises sur le sort des Algériens même étant loin du pays.

Il ressort des citations concoctées ici l'image d'un homme politique chevronné. Il a tout fait pour la renaissance de la nation algérienne. Car sa vision de l'émergence de l'Algérie était, à la fois, globale et révolutionnaire. L'Émir était d'ailleurs actif même lors de son établissement en Syrie. Il prit part au conseil municipal et tissa des liens solides avec les notables et les grands responsables du Moyen-Orient.

L'orateur/l'intellectuel

Pour être un bon guerrier et de surcroît un chef incontesté, il faut parfois d'autres qualités pour représenter un modèle à suivre et à respecter. S'il y a une qualité qui distinguait l'Émir en tant que leader parmi les siens c'est la force du verbe et l'éloquence. Ernest Alby ne manque pas de mentionner les qualités de l'Émir qui lui ont justement permis de marquer des points et de s'imposer parmi les siens. En substance, il est question d'un ensemble de dons : « l'intelligence, l'activité, la bravoure, l'adresse, l'astuce du jeune marabout lui marquèrent bientôt une place à part parmi les tribus » (Alby, 1837, p. 48). En général, chez les personnalités politiques charismatiques, le leadership s'impose parfois naturellement et sans artifice. Léon Roches, de son côté, relève la vision politique de l'Émir ainsi :

« C'était, disait-on un homme de génie et de cœur qui voulait régénérer sa nation, la civiliser » (Roches, 1884, p. 64).

Une preuve de plus de son enseignement de haut niveau fut cette faculté d'exhorter son peuple à se rassembler. Pour ce faire, Abdelkader devait convaincre les siens à suivre le chemin du combat. On ne s'étonne pas du tout que lorsque les tribus se sont réunies pour la prise d'une position face à la conquête en marche, « Abd El-Kader parle avec une autorité que personne ne soupçonnait chez ce jeune homme de 24 ans connu pour sa piété » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 27). Et l'on sait à quel point la communication

est fort nécessaire pour galvaniser un peuple – encore régi par un système tribal–et l'inciter à emprunter le chemin de la révolte.

Les spécialistes de l'histoire de l'Émir s'attardent sur l'image de l'homme cultivé, toujours soucieux d'avoir des livres. « Et même dans cette smala mobile, il se préoccupait d'avoir toujours ses coffres remplis de textes et de livres auprès de lui » (Etienne ; Pouillon, 2007, p. 42). Il avait donc sa bibliothèque qui le suivait. D'ailleurs, il confia les livres rares à certains chefs de zawiya. Il a voulu en effet créer une grande bibliothèque qui sera accessible aux étudiants puisqu'il a goûté aux délices du savoir. La taillade souligne que « quand il est au camp Abd el-Kader se tient accroupi au fond de l'outak, dans une sorte de niche, au milieu de ses coffres, de ses livres, de ses manuscrits uniques, la religion, la loi, la médecine, l'astronomie, ébauche de cette bibliothèque musulmane qu'il rêve de rassembler un jour » (Lataillade, 1984, p. 15). Bruno Etienne souligne dans ce même ordre d'idée que « cette soif du livre ne quittera jamais Abdelkader qui enverra jusqu'au fins fonds de l'Anatolie, à Konya, ses élèves recopier des manuscrits d'Ibn Arabi... dont il sera le premier éditeur moderne » (Etienne, 2012, p. 144).

Après sa reddition, le combat de l'Émir ne cessa pas parce qu'il possédait cette arme de manier le verbe. « Abd el-Kader est retenu captif en France durant quatre ans. Son combat n'est pas terminé mais s'exerce désormais par la parole et la plume » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 55). Léon Roches, un de ses anciens secrétaires et traducteurs, le trouve un savant éminent. D'après lui, « il passe pour être un théologien le plus érudit de l'époque » (Roches, 1884, p. 283). Nous tenons à faire remarquer que les auteurs français font rarement allusion au fait que l'Émir était un poète. Et l'on sait que la poésie est le langage des hommes sensibles et pensifs. Lataillade rend hommage à cette facette de l'Émir en ces termes : « il se révélera comme l'un des grands poètes de langue arabe et l'un des maîtres spirituels de son temps » (Lataillade, 1984, p. 43).

Le captif aimé

Malgré la reddition de l'Émir en 1847 et son transfert en France, il y a eu en permanence cette peur de le revoir sur le terrain de la lutte. Cela était une hypothèse prise aux sérieux par les responsables français. « On craint toujours son influence en Algérie malgré le sermon renouvelé de l'émir de se retirer du monde » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 58). Ceci prouve son charisme et son aura même étant en captivité. Preuve de cette peur ce que *la revue des deux mondes* a par exemple écrit : « l'ancien émir [...] serait là sur le passage de toutes les caravanes qui vont en pèlerinage et qui prendraient de lui le mot d'ordre » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 56).

Il est à noter que la captivité de l'Émir n'a pas été au programme lors de la reddition. En effet, il y a eu un changement de régime politique en France. En tout cas, Abdelkader a été « trompé par le gouvernement français »

(Etienne et Pouillon, 2007, p. 55). Et il a mal vécu cette trahison durant son séjour entre Toulon, Pau et Amboise. Lorsque « la nouvelle République envoie le député marseillais Emile Olivier, [celui-ci] découvre un vaincu révolté par le manque de parole de la France » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 58). Ainsi, Abdelkader a été gagné par une grande tristesse par la parole non tenue.

Cependant, petit à petit une grande sympathie va se développer en France autour de l'Émir. Malgré la réticence au début de l'accueillir, « la ville de Pau [...] va peu à peu se passionner pour lui : le prisonnier reçoit la visite des ecclésiastiques puis des notables et des officiers » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 59). Parmi ses amis qui lui rendaient visite dans sa demeure est l'ancien évêque d'Alger, Mgr Dupush » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 59). Il reçoit également la visite de personnes qui l'ont connu de près. Ainsi, « certains qui l'ont jadis combattu viennent s'entretenir avec lui et ne tarissent pas d'éloges quant à sa grandeur d'âme » (Delmore, 2008, p. 17). À ce propos, il est notoire que ses anciens prisonniers n'ont pas oublié son traitement humain et les sortes d'attentions déployées à leur égard. « On voit même arriver à Pau d'anciens prisonniers qui avaient bénéficié des soins attentifs de la mère de l'émir, venus se mettre au service de la petite famille » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 60). Au fil du temps, l'image de l'Émir va devenir brillante et meilleure que celle véhiculée en France avant sa reddition. La curiosité autour du personnage va s'agrandir et s'amplifier : « c'est en effet à ce moment-là que se constitue en France l'image positive de l'émir : plusieurs de ses anciens prisonniers, appuyés et relayés par des journaux, organisent ce que l'on pourrait appeler un « parti kadérien » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 60).

Le temps passe et les avis divergent encore au sein même du gouvernement sur le sort qui allait être réservé à l'Émir. La crainte fut grande de le voir au service d'une grande puissance, ou encore de le voir préparer sa revanche de loin. A ce regard politique de méfiance vis-à-vis de l'Émir durant sa captivité s'oppose l'avis populaire. En effet, la personnalité de l'Émir a suscité, à la fois, l'attention et l'attraction dans la société française. C'est pourquoi l'on constate une diversité de visiteurs. Ces derniers viennent de toutes les couches sociales : savants, commerçants, militaires, etc. Ils échangent avec la personne qui a tenu pendant de longues années tête à plusieurs généraux français. Car « Abd el-Kader surprend tout le monde par son érudition » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 62).

Le fascinateur

La personnalité de l'Émir plaisait déjà à ceux qui l'avaient côtoyé. Léon Roches décrit, dans une lettre, l'effet ineffable d'Abdelkader sur lui : « j'ai vu Abd El-Kader, et je t'écris sous le charme inexprimable qu'a exercé sur moi ce champion de l'islamisme » (Roches, 1884, p. 153). Léon Roches insiste encore sur la forte personnalité de l'Émir et ce charisme saisissant

qu'elle dégage, en allant jusqu'à souligner qu'il « exerce le même pouvoir fascinateur sur tous ceux qui l'approchait » (Roches, 1884, p. 254). Bruno Etienne va dans le même sens : « l'émir fascine par son charisme » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 64).

La popularité d'Abdelkader a déjà commencé en Algérie. Il a été aimé par les siens et admiré par les prisonniers, voire respecté par ses adversaires. Cette popularité a pris de l'ampleur lors de sa période de captivité. Elle a atteint son apogée à l'occasion de sa libération. En effet, le jour de la proclamation du second Empire le 2 décembre 1852, « Abd el-Kader est reçu par l'empereur aux Tuileries. À cheval, l'émir passe en revue les troupes devant les Invalides... escorté par les généraux qui menèrent une guerre sans merci contre lui » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 64). Et, c'est ainsi que des liens forts se sont tissés entre l'Émir et Napoléon III à tel point que le premier appelait souvent le second le neveu du musulman d'Égypte (en référence à Napoléon Bonaparte). À son départ pour l'Orient, le passage de l'Émir - à travers les différentes villes - a rencontré un franc succès. Il a eu droit aux acclamations de la foule. « Tout au long de son parcours d'Orléans à Marseille via Paris et Lyon – chemin de fer, bateau, poste...-, il est chaleureusement accueilli comme un héros positif » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 64). Il faut dire que le tact chez l'Émir est tellement instinctif, que son cercle d'amis ne va jamais se rétrécir. Ses relations d'amitiés seront, à la fois, nombreuses et fortes au point qu'« [en Syrie] il va écrire entre cinquante et soixante milles lettres »⁶.

Le modernisateur

Les voyages de l'Émir, ses déplacements depuis son jeune âge, ainsi que ses contacts avec différents peuples sont pour beaucoup dans sa soif pour la modernité. Dès son arrivée en Turquie, « il se lance dans les innovations techniques avec des ingénieurs qu'il fait venir d'Europe. Ses expériences continueront en Syrie » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 68). Car il a aperçu que la technologie a énormément facilité la vie en Occident. Pour lui, il était nécessaire de transférer les nouvelles créations techniques à l'Orient. Sans doute, il était convaincu que les innovations modernes en Europe peuvent « aider les peuples orientaux à rester maîtres de leur avenir économique et politique » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 69).

Bruno Etienne pense que l'Émir était admiratif de l'œuvre de Mohammad Ali (1769-1849) et de ses réalisations en Égypte (Etienne, 2012, p.135)⁷. Car ce dernier a lancé des réformes ambitieuses pour entrer résolument dans la modernité. Il est bon de mentionner ici que l'esprit de la modernité l'avait

⁶ Propos de Bruno Etienne dans un documentaire diffusé sur TV5 monde sur l'Émir Abdelkader https://www.youtube.com/watch?v=_2EHsgexi2I (vu le 3/01/2015).

⁷ « [L'Émir] avait été impressionné par le travail de modernisation accompli par Mohammad Ali ».

déjà mis en marche quand il était le souverain des deux tiers de l'Algérie. En effet, Abdelkader tenta d'insuffler une nouvelle âme dans la nation algérienne. Aussi accorda-t-il de l'importance à tous les secteurs névralgiques de l'État. Il organisa la justice et désigna les cadis. Il géra à bon escient le trésor public. « De plus, Abd el-Kader, fidèle au souvenir de la médecine andalouse, avait constitué des équipes médicales et des infirmeries » (Etienne, 2012, p. 136). Il frappa sa propre monnaie. Il s'ouvra sur le monde extérieur en faisant intégrer plusieurs experts européens comme conseillers. Il lança la fabrication de l'équipement de l'armée. Sa modernité se voit également dans l'exercice du pouvoir où il instaura une sorte de proximité avec son peuple. Il assura les droits des prisonniers en s'informant personnellement de leur situation. Un des prisonniers raconte que « le sultan ne manquait jamais de me demander des nouvelles de ma santé » (Alby, 1837, 189).

La pensée de modernisation passa également par le fait de doter l'appareil d'Etat de fonctionnaires. Il œuvra pour l'effacement du système tribal par la centralisation du pouvoir. Dans ce contexte, il est à noter qu'un des « principes généraux pour échapper au système tribal [est le fait que] les lieutenants, les chefs de tribus, les préfets sont payés et responsables devant lui » (Etienne, 2012, p. 140).

Enfin, les récurrentes retraites spirituelles notamment à la Mecque ne l'empêchaient pas de se détacher de la réalité du monde, de l'exigence de la vie. « L'émir ne continue pas moins à s'intéresser à la modernisation du Moyen-Orient » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 78). Ainsi, il a poursuivi ses efforts pour améliorer le sort et la condition de vie des peuples de l'Orient, tout en essayant de bâtir des liens solides avec l'Occident sans lequel l'Orient ne peut avancer seul. C'est dans ce contexte que l'Émir « poursuit son rêve d'insuffler à l'Occident de la spiritualité et d'apporter en retour le progrès technique à l'Orient » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 78). Là, aussi, on peut citer par exemple le fait qu'il « soutient en particulier les projets de Ferdinand de Lesseps, tels le canal de Suez » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 78). Cela traduit une chose essentielle : la modernité tant voulue par Abdelkader ne concernait pas uniquement les Algériens ou le peuple arabe, mais aussi celle qui apporte le progrès et le bonheur à l'humanité toute entière.

Le maître

Durant sa captivité, l'Émir s'est chargé de gérer la vie de sa suite installée avec lui. En outre, il a entrepris d'assurer une activité culturelle intense. Ainsi, son amour pour le savoir l'a amené à tenir « une sorte de salon littéraire et philosophique » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 61). Face à ses interlocuteurs français, il est pédagogue et tolérant. Il dialogue et explique la vérité de l'islam aux chrétiens ; ce qui peut apparaître comme étant le

« premier dialogue islamo-chrétien en quelque sorte » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 63). En plus, il œuvre pour une meilleure compréhension de ses idées. Il se met à l'écriture de certains ouvrages destinés spécialement aux Français. « Tous [ses ouvrages] portent la marque de sa recherche éperdue de connaissance mais aussi de sa tolérance à l'égard de cette société qui l'a écrasé et trahi » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 63).

En Syrie, Abdelkader se livre à l'enseignement et à la méditation. On ne s'étonne pas donc de voir sa demeure en Syrie se transformer en un centre culturel vivant. Il s'agissait d'un « salon [...] de réunion très prisé. Certains de ses élèves seront des figures marquantes du nationalisme arabe » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 82). C'est certainement l'image du maître qui lui convenait bien. « Il sera le *barzakh*, l'isthme des isthmes, un *murshid*, un maître, un homme-pont entre Occident et Orient » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 65). Il consacra ses efforts pour unir les communautés et rassembler les gens. « L'enseignement de l'émir est un modèle de tolérance : tout individu en prière, qu'il soit juif, musulman, chrétien ou même idolâtre prie un seul et même Dieu unique. C'est la théorie de *wahdat al-wujud* » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 71). Aux yeux d'Abdelkader, les différentes formes de prières s'adressent à un seul et unique Dieu. « Car chaque peuple a reçu la parole divine selon le mode spécifique qui lui correspondait » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 73).

L'Émir ne se contenta pas de produire des discours, de donner de belles leçons sur le respect des Autres, et le respect de leur conviction pour le vivre ensemble. Mais, bien souvent, il faisait suivre ses dires par des gestes. En témoigne, le cas des troubles qu'a connus la Syrie en 1860. Son engagement pour l'apaisement et le rétablissement de l'ordre était total. En effet, Abdelkader se distingua par sa défense de la communauté chrétienne lorsque celle-ci fut la cible d'un massacre terrible. Il mobilisa toutes ses forces pour accueillir et donner refuge à la partie opprimée. « L'émir ouvrit sa demeure à tous les chrétiens pourchassés ou menacés, s'interposa entre eux et la foule, n'hésita pas à rappeler à leurs devoirs les autorités turques civiles et religieuses qui étaient passives ou complices » (Levallois, 2010, p. 55). Suite à son intervention salutaire, la reconnaissance ne tarda pas et fut internationale. La presse occidentale relia le sauvetage et la protection des chrétiens ; « son geste [...] lui vaut une notoriété internationale. Lettres, présents, décorations et visiteurs affluent à Damas » (Etienne et Pouillon, 2007, p. 76).

On voit bien que lorsqu'il fallait agir au bon moment, Abdelkader ne résigna pas sur les moyens. Et le maître devint ainsi un acteur positif dans la société. Sa pensée se manifestait dans ses gestes. De fait, l'Émir jouissait d'une grande « capacité d'intégration et de tolérance à l'égard des réalités non-musulmanes » (Lagarde, 2003, p. 11). Pour lui la diversité chez l'homme est naturelle et doit être acceptée pour ce qu'elle est.

En résumé, Abdelkader a su joindre le discours à l'acte. Son mysticisme l'a propulsé à jouer des rôles majeurs. D'abord en Algérie où il a redonné à sa nation un nouveau souffle grâce ses idées lumineuses. Puis, en France où il a créé un véritable espace de dialogue. Ensuite, en exil où il s'est résolument efforcé à améliorer le sort de l'Orient d'une part et à l'élever loin des querelles ethniques ou religieuses d'autre part. Enfin, entre l'Occident et l'Orient, il a œuvré, avec acharnement, pour un monde harmonieux où règnent - entre les peuples - la complémentarité, la coopération, l'échange positif et le progrès.

Conclusion

Notre tour d'horizon a scruté certaines écritures françaises traitant du personnage de l'Émir Abdelkader. Il est avéré que les lectures du personnage divergent. Cette divergence tient à deux raisons principales : le degré d'objectivité et de neutralité lors de l'analyse du parcours de l'Émir et la nature du centre d'intérêt des chercheurs. Nous avons relevé une vision réductrice de la vie de l'Émir qui consiste à ne voir de l'homme que son parcours militaire face à l'armée française ainsi que sa reddition. Cela se manifeste avec évidence dans les ouvrages de référence. En fait, dans les dictionnaires et les encyclopédies, outre la présentation rudimentaire, on y occulte l'image du guerrier et son *jihad* en oubliant le grand penseur mystique et son *ijtihad*.

Nous avons montré les deux images saillantes dans deux textes poétiques. Rimbaud voit dans Abdelkader le digne successeur de Jugurtha. Il chante la révolte algérienne. Tandis que Victor Hugo fait un double procès de Napoléon III et de d'Abdelkader et donne des jugements hâtifs. Il fait littéralement abstraction à la notion de résistance algérienne. En revanche l'image de l'Émir s'améliore quand le poète le compare à l'empereur. En somme, dans la littérature, les images sont orientées parce que les poètes ne peuvent être que subjectifs.

Dans les biographies, récits et autres travaux sur l'Émir, on y tente de cerner les multiples dimensions du personnage. On y évoque le parcours de l'homme et ses œuvres. On tente de montrer ses diverses facettes tout au long des différentes étapes de sa vie. Le personnage de l'Émir a, il faut le rappeler, fasciné les auteurs français. Car tout simplement il a brillamment marqué les esprits, imposé le respect et suscité l'admiration par ses discours et gestes. L'Émir a su se surpasser malgré la promesse non tenue de la part des Français (celle de le laisser partir en Orient). Il a dépassé les clivages religieux, ethniques et autres culturels. Les épreuves l'ont rendu encore plus fort. Il est devenu par la suite quelqu'un d'une aura internationale, et ce, grâce à l'immense sagesse qui est la sienne et à son ouverture d'esprit.

L'ouvrage de Bruno Etienne et François Pouillon est, à la fois, succinct et pédagogique. Il reflète plus ou moins fidèlement la vie de l'Émir et sa

personnalité hétéroclite. Il reste donc un ouvrage de base, riche en illustrations et bien documenté. On voit les deux auteurs utiliser des termes arabes (tels *watan*, *adab*, *murshid*) dans leur discours. Ils rectifient parfois certains termes mal reçus ou mal interprétés en français comme celui de « jihad » conçu bien souvent en tant que guerre sainte, alors qu'il se réduit à « guerre juste » (Etienne et Pouillon, 2007). Ils avaient par conséquent une connaissance de ses écrits littéraire et mystique ; ce qui leur a permis de mieux appréhender la dimension intellectuelle de l'Émir. A maintes reprises, ils ont cité des passages de sa poésie, ses écrits théologiques et mystiques ou encore des extraits de sa correspondance. Outre les illustrations abondantes, les deux Auteurs ont joint en annexe des extraits tirés de la presse, des témoignages et d'autres documents.

A travers les diverses citations, nous avons voulu montrer la réception française du personnage de l'Émir. Les biographies dressent un portrait de cet Autre si emblématique plus proche de la réalité. On y trouve la longue liste d'images relatives à l'Émir telles l'intelligent, le guerrier, l'homme politique, le chef d'État, le diplomate, le pieux, l'homme de dialogue, l'humaniste, le modernisateur, le charismatique, le maître, l'homme d'action, le poète, le pacificateur etc.

Enfin, l'Émir Abdelkader n'a pas renfermé une seule image, mais plutôt des images. La réception française a tenté plus ou moins de les mettre en évidence. Et, ce qui est sûr, c'est que la pensée de l'Émir s'est bien traduite à travers ses faits et gestes. Car non seulement il était ce grand maître et érudit, mais également et surtout un éminent acteur du XIX^e siècle.

Bibliographie

Ouvrages et articles

Alby, E. (1837). *Les prisonniers d'Abd-El-Kader : cinq mois de captivité chez les Arabes*. Imprimerie de Chassagnon, (t. 1), par M A de France, Dessessart et Cie éditeurs.

Besnaci, M. (2014). *La contextualisation dans la lexicographie bilingue : le cas du dictionnaire français-arabe*. Mostaganem : Editions Oum-El-Kitab, p. 349.

Christian, D. (2008). *L'émir Abd el-Kader à Lyon*. Lyon : Mémoire active.

Etienne, B. (2012). *Abd el-Kader : Isthme des isthmes (Barzakh al-barazikh)*. Paris : Hachette Pluriel.

Etienne, B., Pouillon, F. (2007). *Abd el-Kader le magnanime*. Paris : Gallimard/IMA, p. 23

Hugo, V. (1967). *Œuvres poétiques*. Editions établie et annotée par Pierre Albouy, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 72, 73.

Lagarde, M. (2003). *L'émir Abdelkader et les non-musulmans*. Centre d'études des Religions : Lyon, PROFAC, (Faculté de Théologie, Université catholique de Lyon).

Lataillade, L. (1984). *Abd-El-Kader : adversaire et ami de la France*. Paris : éditions Pygmalion/Gerard Watelet.

Levallois, M. (2010). « D'Amboise à Damas, rencontres et convergences entre Abd El-Kader et le Saint-Simonien Ismaïl Urbain ». dans : *Abd el-Kader : un spirituel dans la modernité*, E. Geoffroy, (dir.). Beyrouth : Dar Albouraq, pp. 47-61.

Levallois, M. (2010). « D'Amboise à Damas, rencontres et convergences entre Abd El-Kader et le Saint-Simonien Ismaïl Urbain », dans : *Abd el-Kader : Un spirituel dans la modernité*, E. Geoffroy, (dir.). Beyrouth : Dar Albouraq, p. 55.

Rimbaud, A. (1999). *Œuvres complètes : poésie, prose et correspondance*, annotée et commentée par Pierre Brunel, Paris, Librairie générale française, (coll. « Pochothèque »), p. 101, 103, 105.

Roches, L. (1884). *Trente-deux ans à travers l'islam (1832-1864)*. (t. I), Paris : Librairie de Firmin-Didot et Cie. p. 165.

Dictionnaires et encyclopédies

Dézobry, C., Bachelet, T. (1889). *Dictionnaire général de biographie et d'histoire*. vol (1), 10^{ème} édition, Paris : Delagrave.

Flaubert, G. (2002). *Dictionnaire des idées reçues*. Paris : Editions du Boucher. p. 30.

Grand Larousse Encyclopédique. (1960). (t. 1), Paris : librairie Larousse.

Le Petit Larousse Illustré. (2004). Paris : Larousse. p. 1135.

Le Petit Larousse illustré. (2012). Paris : Larousse.

Pouillon, F. (2008). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : Editions Karthala.

Pouillon, F. (2012). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : Editions Karthala.

Rey, A. (2009). *Le Petit Robert des noms propres*. Paris : Dictionnaires Le Robert.

Ressources numériques

http://skikda.boussaboua.free.fr/algerie_histoire_abdelkader_06_rimbaud.htm (consulté le 15/01/2015).

Vaxelaire, J. -L. (2005). « *Nom propre et lexicographie française* ». Corela, HS-2, Consulté le 10 février 2015. Sur URL : (<http://corela.revues.org/1239>), p.10.

Consulté le 3/01/2015, Sur https://www.youtube.com/watch?v=_2EHsgexi2I

Consulté le 10/02 /2015, Sur <http://corela.revues.org/1239>